



© Arald / L.B.

Pierre Péju.



© Arald / L.B.

Maxence Fermine.



© D.R.

Enzo Cormann.



© D.R.

Pierre Charras.

Des écrivains partout

Une grande enquête commandée à Bernard Lahire* par la Région Rhône-Alpes et la Direction régionale des affaires culturelles à l'initiative de l'Arald, un livre** du même sociologue qui paraît ce mois-ci aux éditions La Découverte, un colloque le 20 octobre à Lyon (voir page 5), pas de doute, c'est bien la rentrée des écrivains... Qui sont-ils ?, comment vivent-ils ?, de quoi vivent-ils ?, Bernard Lahire interroge *La Condition littéraire*, qui fait des écrivains des spécialistes hors pair de la double vie. Entre jeu littéraire et vie professionnelle, entre élan créateur et second métier, les écrivains s'inscrivent dans un monde bien souvent fait d'incertitudes et parfois de précarité. Le sociologue répond aux questions de *Livre & Lire* sur la position sociale et professionnelle des écrivains. L'entretien se poursuivra, dans le numéro d'octobre, autour des rapports entre écrivains et éditeurs et des types d'aide à envisager dans le domaine de la création littéraire • Laurent Bonzon

La double vie des écrivains

Bernard Lahire, vous êtes un sociologue spécialisé dans les problématiques de la culture, mais vous avez une manière particulière de regarder les objets du monde social. Comment peut-on définir cette approche ?

J'ai effectivement une manière de regarder le monde social un peu différente de celle qu'on a mise en œuvre jusque-là en sociologie. Ce qui intéresse classiquement le sociologue, ce sont les groupes, les institutions, les mouvements collectifs... Je suis personnellement davantage sensible aux individus et à la variation de leurs comportements en fonction des contextes dans lesquels ils sont amenés à agir. En observant les mêmes individus dans des compartiments différents de leur vie, on se rend assez rapidement compte qu'ils ne sont pas réductibles à une position sociale, un groupe, une catégorie ou une appartenance institutionnelle. Les individus de nos sociétés s'inscrivent dans une multitude d'espaces et je cherche donc à les suivre dans des contextes ou des domaines de pratiques très diffé-

suite en page 2

Écrivains

Entretien avec Bernard Lahire

→ p. 1 à 3

Portrait d'une assistante sociale des auteurs

→ p. 4

Rentrée littéraire

Pierre Charras, Pascal Garnier, Gabriel Bergougnieux, Pierre Senges, Lionel Tran

→ p. 6 à 8

Poésie

Joël Vernet, Martin Rueff, Patrick Beurard-Valdoye

→ p. 9

Hommage

Georges Péju, libraire du XX^e siècle

→ p. 12

La double vie des écrivains

suite de la page 1

rents pour voir s'ils sont ou non les mêmes sur toutes les scènes de la vie quotidienne. Par exemple, dans *La Culture des individus*, j'ai essayé de saisir les pratiques et les préférences culturelles des mêmes individus dans des domaines culturels variés. Il s'agissait de voir si ceux qui vont au musée ont par ailleurs des pratiques culturelles aussi légitimes en matière de musique, de cinéma ou de télévision. Ce qui me passionne c'est d'appréhender la complexité des individus (des patrimoines individuels de dispositions) dans des sociétés hautement différenciées.

On comprend alors pourquoi la problématique des écrivains vous a séduit... Ne constituaient-ils pas pour vous un objet d'étude idéal dans la mesure où ce sont justement des personnes qui s'inscrivent dans une multitude d'espaces et occupent des positions différentes à des moments différents de leur vie ?

Oui, mais il m'aura fallu d'abord dépasser tout ce qui fait écran, c'est-à-dire toutes les représentations simplificatrices et partielles qu'on se fait des écrivains réduits à leur activité littéraire ou à leur appartenance au monde littéraire. Une fois ce travail de critique et de décentrement accompli, on se rend compte que l'une des grandes caractéristiques de ceux que l'on appelle les « écrivains », c'est le fait qu'ils mènent, souvent durant toute leur vie, une *double vie*, et qu'ils passent perpétuellement d'un univers professionnel extra-littéraire à un autre univers, très faiblement professionnalisé, mais qui n'est pas moins important et crucial pour eux : l'univers littéraire.

Vous montrez dans votre livre que ces questions ne datent pas d'hier...

Effectivement, on connaît les discussions entre Franz Kafka et son ami et biographe Max Brod sur la question de savoir s'il faut avoir ou non un métier en lien avec l'écriture. Kafka ne le souhaitait pas et pensait qu'il fallait chercher un second métier rémunérateur le plus loin possible de la littérature afin que le travail littéraire soit préservé dans sa pureté. Brod a fini par penser que cela avait été une erreur

pour Kafka, et qu'il aurait dû, tout comme lui, être critique littéraire ou journaliste. Au lieu de cela, Kafka a quasiment travaillé toute sa vie durant comme employé à l'Office d'assurances contre les accidents du travail de Prague, écrivant essentiellement durant ses nuits et ses congés. C'est cela qui m'a intéressé : essayer de comprendre le fonctionnement pluriséculaire de cet univers très particulier qu'on décrit habituellement comme s'il s'agissait d'un groupe comme un autre, alors qu'il est composé de personnes appartenant à des groupes très différents.

Il y a les « écrivains enseignants » – les plus nombreux... –, les « écrivains journalistes », les « écrivains médecins », les « écrivains hauts fonctionnaires », il y a aussi, mais plus rarement, des écrivains appartenant aux classes populaires...

Oui, on parle ordinairement des « écrivains », mais cette catégorisation pose problème. Elle cache souvent le fait que, si l'on cadre la photographie de cette manière, on réduit les individus à ce qu'ils sont dans le « champ littéraire », pour parler comme Pierre Bourdieu. Une telle photographie pose problème parce que les individus en question ne sont dans le champ que par intermittence. C'est d'ailleurs pour cela que, plutôt que de parler de « champ » comme Bourdieu, qui désigne par là des univers dont les acteurs sont des membres permanents, rémunérés, je suis amené à parler de « jeu littéraire ». Par ailleurs, les écrivains qui sont tout entiers dans le « jeu littéraire » (ils sont un peu comme des « joueurs professionnels ») ne sont pas toujours les plus légitimes sur le plan littéraire. L'exemple de la poésie est très parlant : depuis longtemps la poésie occupe une position très élevée dans l'univers littéraire, alors qu'aucun poète ne vit de sa plume. Et c'est bien plutôt en faisant une littérature « vendable » ou « commerciale » qu'un écrivain parviendra éventuellement à en vivre.

Ce qui est très frappant à la lecture de votre livre, et notamment dans les portraits d'écrivains, c'est de se rendre compte à quel point les réflexions, les interrogations quotidiennes de l'ensemble des écrivains se ressemblent. Et à quel point aussi chacun pense qu'il vit quelque chose d'unique, d'intime, car l'écriture a à voir avec cette intimité, alors qu'il rencontre les mêmes difficultés et les mêmes contraintes que les autres.

C'est exact, et je tiens beaucoup à cet aspect-là de mon travail. C'est au fond une fonction « sociale » ou « politique » possible de la sociologie, lorsqu'elle est lue, que de donner une vision et un sens du commun, du partagé ou du collectif (et des intérêts collectifs) à des individus qui sont persuadés d'être uniques, singuliers, atypiques et porteurs de problèmes existentiels strictement personnels. Entendons-nous bien, la sociologie telle que je la pratique a bien une fonction de connaissance et non de transformation du monde social. Mais je sais aussi que les travaux de la sociologie peuvent avoir des effets non négligeables sur ceux qui sont concernés par ces travaux. Dans leur vie quotidienne, les écrivains ont le sentiment que ce qu'ils vivent dans ce rapport plus ou moins conflictuel entre le « second métier » et la littérature est un problème personnel, une souffrance personnelle... Et c'est vrai qu'il est plus facile aujourd'hui pour des ouvriers que pour des écrivains de parler de leur condition commune. C'est notamment du fait de tout le travail symbolique mené dans le passé par les syndicats et les partis ouvriers. Les ouvriers ont pris conscience de leurs intérêts communs et de leurs souffrances communes.

* Bernard Lahire est professeur de sociologie à l'École normale supérieure Lettres et Sciences humaines et directeur du Groupe de recherche sur la socialisation (Cnrs). Il est notamment l'auteur de *Tableaux de familles* (Gallimard/Seuil, 1995), *L'Homme pluriel* (Nathan, 1998), *L'invention de l'« illettrisme »* (La Découverte, 1999, 2005), *La Culture des individus* (La Découverte, 2004, 2006) et de *L'Esprit sociologique* (La Découverte, 2005).

** Bernard Lahire, avec la collaboration de Géraldine Bois, *La Condition littéraire, La Double Vie des écrivains*, Éditions La Découverte, 624 p., 25 €, ISBN 270714942X



© D.R.

Mais rien de tout cela pour les écrivains...

Non, pour les écrivains, chacun a l'impression de vivre quelque chose de purement personnel. La liste des raisons pour lesquelles ils ont cette impression est longue. Leurs conditions de travail et les propriétés principales de cet univers très peu professionnalisé que constitue le jeu littéraire contribuent à cet état de fait. Sauf que quand on met en parallèle tous ces cas et qu'on travaille aussi sur de grands nombres, on se rend compte qu'il y a des proximités extraordinaires. Mais cela n'a au fond rien d'étonnant : si vous plongez des gens dans des situations assez semblables, vous constaterez qu'ils pensent et ressentent peu ou prou les mêmes choses, vivent quasiment les mêmes expériences, rencontrent des problèmes similaires et souffrent pratiquement des mêmes maux. Là, tout à coup, la sociologie donne la possibilité de se voir comme faisant partie d'un groupe social, d'une communauté de gens qui partagent, au moins du fait de cette double vie, des conditions communes.

Et comment se fait-il que les écrivains soient sur ce point si peu organisés collectivement ?

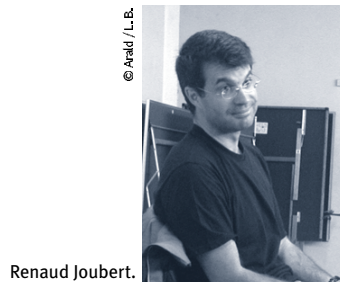
Ce n'est pas tout à fait vrai, puisqu'il y a les écrivains jeunesse qui se sont assez bien organisés à travers la Charte des auteurs et illustrateurs jeunesse. Et ceux-ci ont d'ailleurs parfois des revendications qui ne passent pas très bien dans le milieu du livre... C'est vrai que leurs revendications agacent beaucoup de monde. Mais c'est un cas exemplaire de gens qui savent se défendre, tout particulièrement dans un milieu du livre qui fonctionne selon le principe du : « seul vaut le désintéressement... ». Pierre Bourdieu disait, à juste titre, que les univers culturels prônent « l'intérêt au désintéressement ». Mais cet axiome de base des univers culturels les plus purs ne prédispose malheureusement pas à la défense des intérêts économiques et sociaux. Il me paraît assez remarquable que, dans un tel contexte, des auteurs aient pu réussir à imposer des tarifs pour des demi-journées d'intervention dans des écoles ou dans d'autres cadres. Mais leur forte activité collective, ainsi que les agacements qu'ils peuvent provoquer chez d'autres écrivains, ne sont pas sans rapport avec le statut littérairement dominé de la littérature destinée à la jeunesse.

Mais quelles sont les spécificités des conditions dans lesquelles vit et travaille l'écrivain ?

Il faut tout d'abord en revenir à la genèse de l'envie d'écrire de la littérature, et notamment sur le fait qu'il n'existe pas de véritables écoles de littérature ni de véritables formations à l'écriture littéraire.

Le mot d'« école » fait d'ailleurs souvent bondir et on lui associe régulièrement le repoussoir des ateliers de « creative writing » à l'américaine.

Oui, les écrivains français mettent en avant le risque de standardisation de l'écriture. Pourtant dans le domaine de la sculpture, de la peinture, de la musique ou de la danse, qui sont des univers dont personne n'oserait contester la dimension proprement artistique, l'enseignement est chose courante. Or, tous les sociologues savent qu'une des manières de professionnaliser une activité sociale, c'est d'organiser des formations. C'est donc quelque chose qui n'existe pas dans le domaine de la littérature et qui explique le plus faible sentiment d'appartenir à un groupe. Les écrivains n'en ont pas moins globalement un niveau de diplôme très élevé : 71 % des écrivains ont un niveau de diplôme au minimum égal à Bac + 2, alors que c'est le cas de seulement 17 % des Français dans leur ensemble.



Renaud Joubert.



Alain Turgeon.



Fabrice Vigne.

Et la position sociale qui va avec ! 64 % de cadres et professions intellectuelles supérieures, c'est un fort pourcentage...

Même si le jeu littéraire reste plus ouvert que d'autres univers à des individus atypiques, puisqu'il ne fixe pas, à la différence des univers scientifiques ou académiques, de conditions scolaires d'entrée, il y a en même temps une très forte sur-représentation des niveaux d'études supérieures situés au-delà de Bac + 3. Le rôle que joue cette formation scolaire dans la genèse des goûts pour la littérature et l'écriture n'est ni connu ni reconnu, et l'écriture est vécue par chacun comme étant liée à une histoire très personnelle, très intime, qui remonte à l'enfance ou à l'adolescence, ou parfois plus tard. Finalement, personne ne se rend compte que, avec ou contre l'école, l'écrivain se fabrique en lien avec cette formation scolaire. L'école (et surtout le lycée et l'université) est l'une des conditions pour que se construisent des personnes qui, à un moment donné, vont avoir envie de lire et d'écrire de la littérature.

Malgré cela, les écrivains n'ont très souvent pas le sentiment d'appartenir à un groupe constitué et de partager, avec ce groupe, certaines « conditions de travail »...

Oui, du fait que, la plupart du temps, ils travaillent chez eux par exemple. C'est un critère important car c'est très spécial de travailler chez soi. Ce n'est pas évident de faire la différence entre le familial, l'intime et le professionnel. L'entourage a toujours l'impression que vous êtes disponible. On pourrait dresser la liste des nombreuses conditions que partagent beaucoup d'écrivains. Ils échangent sur ces sujets lors des rendez-vous comme les salons du livre, mais cela reste informel. Lorsqu'on réalise une grande enquête, la photo fait tout à coup apparaître une réalité beaucoup plus nette parce qu'on distingue très bien la communauté des préoccupations.

Mettre au jour l'ensemble de ces conditions, est-ce ce que vous visez lorsque vous envisagez, dans votre livre, de « matérialiser » l'écrivain ?

Oui, on se concentre en général essentiellement sur les œuvres. Je voulais, pour ma part, « matérialiser » leurs créateurs, c'est-à-dire prendre en compte le fait que les écrivains ont des journées de vingt-quatre heures comme tout le monde, qu'ils disposent donc d'un temps limité, entre un travail littéraire, une vie familiale ou tout au moins conjugale, un second métier, etc. En fonction de tout cela, leur travail d'écriture est haché ou régulier, très organisé ou plus ou moins désarticulé. C'est cela « matérialiser les écrivains », comprendre dans quelles conditions matérielles, spatiales et temporelles ils écrivent, dans quelles conditions économiques ils vivent, avec l'idée que ce n'est pas sans lien avec les œuvres qu'ils peuvent créer • **Propos recueillis par Laurent Bonzon**

À l'écoute des auteurs

Depuis sept ans, Bénédicte Malaurent exerce à la Société des Gens de Lettres (SGDL) une mission tout à fait unique en France, voire au-delà, puisqu'elle y est assistante sociale. Dans un bureau calme au premier étage de l'Hôtel de Massa, avec vue sur les jardins de l'Observatoire, elle reçoit annuellement environ trois cents auteurs en quête de soutien.

Le siège de la SGDL a l'étrangeté désuète de ces vieilles demeures qui semblent un envers du monde. Un peu à l'écart du bureau fonctionnel, une petite table recouverte d'une nappe, des sièges confortables : c'est là que tout commence rituellement, avec doigté et sourire. « Je reçois après 16 h et jusqu'à 19 h, parfois plus tard, c'est un temps plus calme, on parle beaucoup, aussi longtemps que nécessaire, on parle de tout, pas seulement de leurs problèmes, de ce qui les anime, on invente un peu le monde aussi... »

Dans ce lieu insolite, il se raconte donc, dans le secret et la confiance, de cruelles histoires de vie. Si le métier d'écrire suscite envies et fantasmes, s'il nourrit la sphère médiatique de contes éclatants, il a aussi un envers sombre. Bénédicte Malaurent le connaît à présent fort bien, puisqu'elle le laisse entrer plusieurs fois par semaine entre les vieux murs de l'Hôtel de Massa. Ce n'est pas seulement dans sa formation de sociologue ni dans son diplôme de l'École des Hautes Études en Sciences sociales qu'elle puise l'art d'entendre ce qui se dit. Des années de militantisme, un long travail social auprès des familles migrantes ou

les personnes handicapées ont forgé chez elle ce sens de l'écoute. Mais le travail intellectuel, la posture sociologique entrent aussi pour beaucoup, elle y tient, dans son regard analytique sur les « profils » de ceux qui se présentent à son bureau.

Auteurs toutes catégories, hommes à 75 %, membres ou non de la SGDL, ses visiteurs ont quelques traits en partage, et d'abord ce cocktail étrange de pauvreté et de passion. « *Écrire est pour eux une manière d'exister, c'est comme un droit fondamental de l'homme, alors ils écrivent le plus possible, dans les pires difficultés, souvent dans une grande solitude* ».

Au-delà de ce fonds commun, où viennent s'agréger parfois désespérance, alcoolisme ou toxicomanie, ces auteurs se divisent en deux grandes catégories. « *Le premier profil, j'ai envie de l'appeler le rebelle, le décalé ; on y rencontre plutôt des autodidactes, avec une vie très précaire, mais un bon réseau relationnel.* »

Ceux qu'on nomme communément intellectuels précaires constituent l'autre ensemble. Généralement plus jeunes, surdiplômés, « *ceux-ci n'arrivent pas à trouver un poste, une place, ils naviguent entre plusieurs boulots, sont épuisés psychologiquement, habités d'un sentiment d'échec et d'injustice* ».

Que peut une assistance sociale pour les auteurs, si elle ne peut rien ou pas grand-chose, en tout cas pas toute seule, pour faire changer les causes de leurs détresses ?

« *Bien entendu, je ne juge pas, mais tout en ayant cette écoute et cette compréhension, je fais appel*

à la rationalité, ce qui est différent de la morale. L'urgence, c'est de calmer les choses, de cerner les problèmes matériels à régler, de voir aussi si la personne a tous ses droits sociaux ouverts. La plupart des auteurs les ignorent ».

Une fois par mois, Bénédicte Malaurent présente les dossiers des auteurs à soutenir devant une commission mixte SGDL et Centre National du Livre. Un budget permet d'attribuer des aides d'urgence. « *De quoi faire patienter un bailleur ou un banquier* ».

À côté de cette intervention matérielle, l'accompagnement social des auteurs, c'est aussi de l'orientation professionnelle, afin de guider vers d'autres appuis institutionnels et pratiques.

Secret professionnel oblige, une telle mission s'exerce pour partie en solitaire. Afin de pallier cet isolement, qui ne lui convient guère, Bénédicte Malaurent participe entre autres à un groupe de réflexion avec d'autres collègues exerçant dans le secteur de l'écrit et de l'information : SACD, audiovisuel, mutuelles et caisses de retraite de la presse, etc.

Passionnée d'échanges, elle reconnaît aussi se nourrir de ses entretiens avec les auteurs. « *Ce sont des rencontres de grande qualité, des récits passionnants faits par des gens qui ne plient pas, qui ont fait le choix de la liberté et de l'invention. Et moi qui connaissais surtout Weber, je redécouvre la poésie par exemple ! Ce qui est sûr, c'est qu'ils entrent ici parce qu'ils sont auteurs, je fais en sorte qu'ils se sentent chez eux, dans leur pleine identité.* »

Si elle en a le temps, Bénédicte Malaurent aimerait initier une formation des travailleurs sociaux, qui dans leur écrasante majorité ne connaissent pas les difficultés des auteurs, ni ne perçoivent la spécificité de leur vécu.

Enfin, et il n'est pas sûr qu'elle plaise totalement, elle aimerait bien transformer l'Observatoire en Villa Médicis bis, et verrait bien son bureau en antichambre d'un espace où se reconstruire dans l'écriture • **Danielle Maurel**



Bénédicte Malaurent.

La Société des Gens de Lettres a été fondée en 1838 par plusieurs écrivains, dont Hugo et Balzac. Reconnue d'utilité publique, elle poursuit aujourd'hui une mission globale de défense du droit de tous les auteurs de l'écrit, ainsi qu'une réflexion autour des mutations dans la production et la diffusion de l'écrit.

Société des gens de lettres
38, rue du Faubourg Saint-Jacques, 75014 Paris
tél. 01 53 10 12 00 – www.sgdgl.org



La comtesse de Ségur, Fantômette, Oui-oui, et pas seulement

L'histoire se passe au château de Grignan et débute avec la comtesse de Ségur et les cent cinquante ans de la bibliothèque rose. Discussion à propos de ce patrimoine récent, avec Armelle Leroy et Laurent Chollet, co-auteurs de l'essai *Le Club des Cinq, Fantômette, Oui-oui et les autres : les grands succès des bibliothèques rose et verte* (Presse de la cité). Rencontre avec Isabelle Nières-Chevrel, spécialiste de la comtesse de Ségur ; lectures et théâtre de papier. Le deuxième chapitre est réservé à l'actualité littéraire (programmation en cours). Quant à la troisième et dernière journée, elle aborde la francophonie sous un jour particulier. Les littératures étrangères – écrites en français... – et leurs auteurs : l'écrivain slovène Brina Svit, *Un cœur de trop* (Gallimard), la Mauricienne Ananda Devi, *Ève de ses décombres* (Gallimard), la Martiniquaise Fabienne Kanor, remarquée avec *D'eaux douces* (Gallimard)...

Du 29 septembre au 1^{er} octobre,
Femmes en littérature, Château de Grignan (26)
Tél. 04 75 91 83 50



© D.R.

Georges Ekizachvili, invité du festival Est-Ouest à Die.

Découverte, mélange des genres, échange...

... sont les clés des cafés littéraires de Montélimar, manifestation où l'on rencontre, lit, écoute une vingtaine d'auteurs, en soirée comme en journée. Antoine Choplin, Claudie Gallay, Laurence Tardieu, Arnaud Cathrine, Anny Duperey, Pierre-Luc Granjon, Nan Arousseau, Pierrette Fleutiaux, François Begaudeau, Christian Garcin, Jean-Philippe Blondel, Hélène Bonafous-Murat, Agnès Desarthe, Sébastien Ortiz, David Le Breton, Thierry Serfaty, Arnauld Pontier... Les tables rondes « Étrange, étranger (avec et sans Camus) » et « La relation que l'auteur entretient avec ses personnages » devraient aussi rapprocher les gens et les auteurs aux genres et univers parfois si différents. Pour aiguïser la curiosité du public et donner un avant-goût du festival, des comédiennes lisent dans les bibliothèques dès le mois de septembre.

Du 5 au 8 octobre,
Cafés littéraires de Montélimar
Tél. 04 75 51 16 20
<http://lescafeslitteraires.free.fr>

Page réalisée par Fabienne Hyvert.

Aventuriers de la littérature, le festival Est-Ouest est pour vous

En choisissant le Sud Caucase (Azerbaïdjan, Géorgie, Arménie), le festival Est-Ouest, de Die, a opté pour une édition découverte : « *Peu d'écrivains de cette partie du monde sont traduits et certains sont vivement décriés chez eux...* », indique Laurence Mundler, directrice du festival. C'est le cas d'Ali Akbar, que les organisateurs se félicitent de recevoir, un jeune poète azéri qui a intitulé son premier ouvrage : *Je suis lâche*. « *C'est un titre particulièrement provocateur lâbas, parce que la critique littéraire et artistique pose question. Personne n'y est encore habitué !* » Idem en Géorgie et en Arménie. Revisités cette année, ces deux pays ont déjà eu droit à leur festival : c'était respectivement en 1998 et en 2000. « *Les revues littéraires y jouent aujourd'hui un rôle important. À part cela, nous n'avons pas noté de grands changements. On se demande si les éditeurs, qui se penchaient sur les écrivains de ces pays de l'ex-Union soviétique, n'ont pas fini par s'en désintéresser. Les traductions restent trop rares !* »

Au programme, débats, discussions et tables rondes avec les Azéris Seymour Baycan, journaliste et animateur de revue ; Tchinguiz Gousseinov, premier écrivain traduit en français : *Mohamed, Mahmed, Mahmich* (Temps actuels, 1983). Des écrivains arméniens : l'incontournable Violette Krykoryan et Varham Martirosian, prochainement traduit. Des Géorgiens : Georges Ekizachvili, (qui traduit actuellement *La Petite Chartreuse* de Pierre Péju) ; Georges Charachidzé, *Prométhée ou le Caucase* (Flammarion, 1986) ; Chota Iatachvili, poète ; Malkhaz Kharbédia, éditeur ; Omar Tourmanaouli, auteur installé en France. Et d'autres invités : Hélène Henry et Yvan Mignot, traducteurs ; Bernard Outtier, ethnologue ; Serge Michel, journaliste....

Du 15 au 24 septembre, Festival Est-Ouest,
à Die et ailleurs (Grenoble, Lyon)
Tél. 04 75 22 12 52 / www.est-ouest.com

La condition des écrivains : le colloque

Vendredi 20 octobre, à l'École nationale du Trésor (Lyon), la Région Rhône-Alpes, la Drac de Rhône-Alpes et l'Arald organisent un colloque, après l'enquête commandée au sociologue Bernard Lahire et à l'occasion de la parution de son livre *La Condition littéraire – La double vie des écrivains* (La Découverte), qui lui fait suite. Ce colloque permettra de faire le point sur le statut des écrivains et leur situation sociale ainsi que d'envisager de nouvelles formes d'aide et de médiation en leur faveur.

Programme disponible sur : www.arald.org

Anniversaire(s)

30 ans pour Lucioles (Vienne), 10 ans pour À pleine page (Lyon), 2006 est l'année des chiffres ronds pour quelques librairies en Rhône-Alpes. Nous reviendrons sur ces anniversaires en octobre en même temps que nous ferons le point sur les ouvertures et les reprises du premier semestre.

Les troubles de l'identité

Qui est Memory ? de Sylvie Doizelet

Lorsque Mary débarque dans le petit village de Winderton, perdu au fond de l'Angleterre, elle ne se doute pas que son arrivée est en train de provoquer un drame dans la maison proche de celle qu'elle va occuper pendant son séjour. Son voisin, un dénommé Bishop, est un homme étrange, qui passe son temps reclus dans sa propriété. Lorsque la nuit vient (à minuit précisément), sa demeure s'illumine et reste ainsi jusqu'au matin. Que cache ce comportement énigmatique ? En quoi l'arrivée de Mary achève-t-elle les espoirs de cet homme blessé ? Comme pour les autres secrets de ce village, Mary devra patienter avant d'en savoir plus.

Cette jeune londonienne est envoyée dans ce « *bout du monde* » par son frère pour tenter de retrouver la trace d'une femme, jadis auteur d'une quinzaine de romans policiers signés de trois pseudonymes différents. Pour percer le mystère de celle qu'elle nomme Memory, elle va petit à petit s'intégrer à la vie du village et découvrir les histoires de famille, les mensonges, les disparitions... En devenant la confidente des habitants, elle plonge au cœur des névroses, des blessures tenaces qui polluent l'existence de ses voisins. Alors que son frère lui demande de cesser sa recherche, Mary ne parvient pas à s'extirper de ce lieu mystérieux peuplé de fantômes. Car à travers cette (en)quête, c'est aussi elle-même que Mary tente de cerner en se livrant à une profonde réflexion sur son identité.

Avec ce récit situé à mi-chemin entre le polar et le roman psychologique, Sylvie Doizelet donne un livre hybride et ambigu, dans lequel sa connaissance du comportement humain fait merveille. L'atmosphère oppressante et étrange de ce petit village donne à l'expérience de Mary des allures de descente aux enfers, alors qu'elle est finalement synonyme de renaissance. En fouillant dans la bibliothèque de la maison, Mary met la main sur le passage d'un livre qui définit ainsi l'art du romancier : « *Le romancier perce, à l'aide d'une modeste et belle vision aux rayons X, les entrailles psychiques de ses voisins* ». Il semble que Sylvie Doizelet possède le même mode d'emploi • Yann Nicol



Qui est Memory ?
de Sylvie Doizelet
Gallimard
172 pages, 13,90 €
ISBN 2-07-077980-7

Sylvie Doizelet a également
publié cette année :
L'Ami invisible
La Table Ronde,
coll. « L'usage des jours »,
137 p., 16 €
ISBN 2-7103-2857-7

© D.R.

Un « pense-Macbeth »

Sort l'assassin, entre le spectre de Pierre Senges

Si la figure centrale du dernier ouvrage de Pierre Senges est bien Macbeth, il ne s'agit en aucun cas d'une étude consacrée au personnage éponyme de la fameuse tragédie de Shakespeare. De fait, *Sort l'assassin, entre le spectre* est une plongée schizophrénique au cours de laquelle Senges se glisse dans la peau d'un homme qui vit une douloureuse incertitude : il ne parvient pas à se souvenir s'il a été le vrai roi d'Écosse, assassin puis assassiné, ou un comédien abonné au rôle du fameux souverain, le jouant de soir en soir avec moult cabotinages... S'adressant à nous dans un style proche du monologue théâtral, il convoque des souvenirs liés au destin tragique de Macbeth, invite à se manifester des personnages qui accompagnèrent son court séjour terrestre (Lady Macbeth, Duncan ou d'autres protagonistes plus éloignés). Ce faisant, il mène une réflexion plutôt intéressante sur la théâtralité du monde, le pouvoir du spectacle ou encore, d'une façon plus circonscrite et singulière, sur les tenants et les aboutissants qui lient un personnage de théâtre au comédien qui endosse ses habits et interprète ses répliques avec plus ou moins de bonheur. Des rapports entre fascination et rejet, amour et dépit, que Senges examine avec une acuité dénuée de complaisance. Outre son écriture dynamique, c'est ce qui alimente le plaisir à la lecture de ce court ouvrage qui se révèle comme un bon exercice de style. Ni plus, ni moins • Nicolas Blondeau

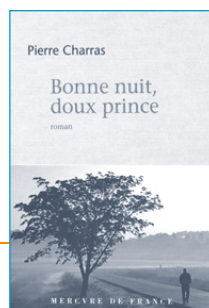


Sort l'assassin,
entre le spectre
de Pierre Senges
Éditions Verticales
96 p., 10,50 €
ISBN 2-07-078112-7

© D.R.

Lettre au père

Bonne nuit, doux prince de Pierre Charras



Bonne nuit, doux prince
de Pierre Charras
Mercure de France
126 p., 13 €
ISBN 2-7152-2636-5

Pudeur et dévoilement. C'est entre ces deux extrêmes que Pierre Charras tend son fil romanesque, pour un numéro de funambule littéraire des plus réussis. « *Cet homme taciturne qui, une fois la retraite venue, parcourait les rues de la ville sans les voir, jour après jour, j'aimerais bien tout dire de lui.* » Tout dire... C'est là que l'exercice suppose un sens irréprochable de l'équilibre. De la pudeur dans le dévoilement d'un amour immense vécu par le narrateur, un homme désormais mûr, pour son père. Un amour jusque-là contrarié, maladroit, silencieux. Parce que pour dire cet amour paternel, il faut être fort, il faut avoir les armes de la distance et du détachement. Il faut que les mots se détachent, et c'est cela aussi le travail de l'écrivain. L'art de la perte.

La mort, sa proximité, est comme une nuit à l'approche de laquelle, avant de s'endormir, on se doit la vérité. Pour se réveiller autre. Un autre. Cette vérité, parfois, n'exige pas de mots. Ou les recouvre tous. Ainsi, le poignet du fils serré par la main du père qui s'apprête à partir. Il est tard, bien tard dans cette chambre d'hôpital, où le narrateur ressent brusquement plus que la perte, sa terrible solitude. Comme si son père venait seulement de lui lâcher la main. Comme s'il comprenait enfin que, jusque-là, malgré l'égoïsme de l'enfance et les conflits qui en naissent, il la lui tenait encore.

La main de Pierre Charras est précieuse en ce qu'elle sait communiquer au lecteur son tremblement. Émotion de fils, émotion de père. Tout artifice littéraire disparaît derrière la subtilité du sentiment et la sobriété de son expression. Derrière ce que le narrateur a toujours rêvé de dire à son père : *Bonne nuit, doux prince*. Il faut parfois tout un livre, souvent toute une vie, pour arriver à le prononcer • L. B.

Requiem for a dream

Comment va la douleur ? de Pascal Garnier

Pascal Garnier sait interroger son lecteur. *Comment va la douleur ?*, telle est la question qui ouvre son dernier roman. On peut compter sur l'auteur de *Nul n'est à l'abri du succès* et des *Hauts du bas* pour appuyer là où cela fait mal. Et rire parfois. C'est à cela que l'on reconnaît une page de Garnier, à sa façon de nous placer devant cette alternative : doit-on en rire ou en pleurer ? Doit-on en rire ou en pleurer de ce Bernard Ferrand, 22 ans et deux doigts en moins ? Doit-on en rire ou en pleurer de ce Simon Marechall, tueur à gage vieillissant ? De cette ville thermale, théâtre de leur rencontre, « *riche de six sources, la Constantine, la plus vertueuse dans les surcharges pondérales [...], la Précieuse pour les traitements hépatiques, la Dominique très utile dans les anémies [...], la Désirée, utilisée pour ses vertus laxatives, la Rigolette, prescrite dans les colites, la Camuse à utiliser en cas de paresse digestive.* » Bertrand et Simon. Le vieux tueur à gage embauche le jeune homme comme chauffeur. S'en suit un road-movie provincial dont Garnier a le secret, sorte de *Twin Peaks* chabrolien. Très vite, nos deux (anti)-héros devront faire avec des passagères clandestines : une jeune mère abandonnée et son bébé. Au bout de la route, il y aura pour le toujours vert Simon Marechall la redécouverte des larmes, et pour le pas même trentenaire Bernard Ferrand la possibilité d'une nouvelle vie malgré un retour à Vals-les-Bains, où « *il y a toujours le casino, des promenades, le château de Cros, les coulées basaltiques et Jean Ferrat* ». Pascal Garnier ne déroge pas à sa propre règle. Son dernier roman est, comme les précédents, une histoire de « *naufragés que le hasard aurait réunis sur une île déserte* » • **Frédéric Houdaer**

Comment va la douleur ?
de Pascal Garnier
Éditions Zulma
192 p., 16 €
ISBN 2-84304-377 8



Sans merci

Sida mental de Lionel Tran

Quel est le dernier auteur rhônalpin à avoir commis un livre aussi féroce ? Doit-on remonter à Calaferte et à sa *Mécanique des femmes* ?

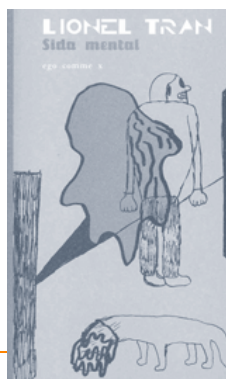
Sida mental. Le titre, référence au fameux éditorial de Pauwels épinglant les jeunes manifestants de 1986, signale un roman générationnel. Mais ce roman présente deux extrémités... comme un fusil. Le doigt sur la gâchette, on trouve un auteur trentenaire, également responsable des éditions Terrenoire (Lyon). Les gens de sa génération ne diront pas tous merci à Lionel Tran, devant le miroir qu'il leur tend. Ceux de la génération soixante-huitarde encore moins, puisque c'est elle que vise ce récit largement autobiographique.

Réduire *Sida mental* à une auto-fiction trash serait une tentative vaine de désamorcer cette œuvre. Parlerait-on de *La Horde sauvage* comme d'un simple western, de *Last exit to Brooklyn* comme du récit d'une grève, de *Taxi driver* comme d'une déambulation nocturne et urbaine ?

Plus que par le 11 septembre 2001, l'auteur a visiblement été marqué par les travaux du sociologue Chauvel (sur les guerres inter-générationnelles d'aujourd'hui) et il a trouvé en Richard Durn (trentenaire auteur d'un carnage dans un conseil municipal, après divers engagements écologiques et humanitaires !) un cas d'école.

Le style de Lionel Tran n'est pas aimable. Il est froid, le plus distancé possible. L'auteur laisse le lyrisme à la génération d'avant, mais c'est pour mieux lui réclamer des comptes. De la plus sèche des façons • **F. H.**

Sida mental
de Lionel Tran
Éditions ego comme x
98 p., 12 €
ISBN 2-910946-58-4



Vie et mort de Zonzon Pépette

Zonzon Pépette d'André Baillon

Qui connaît André Baillon ? Né à Anvers en 1875, orphelin de père puis de mère six ans plus tard, il connaît les pensions d'Ixelles et les collèges jésuites, avant de fréquenter une prostituée, puis une autre, et de se faire exclure de l'université. Au milieu de sa vie tumultueuse et entre deux crises de dépression, il tente de devenir écrivain, publie *Histoire d'une Marie*, *Un homme si simple*, *Le Perce-oreille du Luxembourg*, ainsi que beaucoup d'articles et de textes qui lui assureront une certaine notoriété, avant qu'il ne se suicide en 1932 et ne retombe dans l'oubli.

Magnifiquement réédité par les éditions Cent pages, *Zonzon Pépette* raconte l'aventure tragique et hilarante d'une jeune Française pragmatique et peu vertueuse, qui tente de survivre dans les rues de Londres avec pour devise : « *Je t'emmerde !* »

Des marlous, du gin, des gogos, des poulets qui abusent, jamais assez d'artiche, mais *Zonzon Pépette* possède un fameux « *fessard* », bel argument toujours utile quand on a besoin de gagner quelques couronnes. C'est drôle, c'est immoral, c'est désespéré et foutrement bien écrit • **L. B.**



Zonzon Pépette
André Baillon
Éditions Cent pages
136 p., 12 €
ISBN 2-916390-00-6

→ Écho édition

« *La politique éditoriale des éditions Castells brille par son manque d'originalité : découvrir, promouvoir, soutenir, des identités littéraires fortes* », ce sont les mots de l'éditeur, Philippe Castells, pour présenter sa maison. En quelques mois, déjà plusieurs titres : *Je suis là pour la nuit*, un monologue dans une chambre stérile, d'Étienne Delmas ; *Voulez-vous effacer/archiver ces messages ?*, des nouvelles de Fabrice Vigne ; *Rue Marangon*, un conte philosophique et *Menga*, un « anti-polar » de Christophe Mileschi. Les ouvrages prennent peu à peu leur place en librairie. Castells, BP 40, 38360 Sassenage 04 76 53 08 33

Entre le Rivage des Tartares et le Désert des Syrtes...

Il y a de, de Gabriel Bergounioux

C'est toujours la guerre... enfin, c'est ce qui se dit ! Les familles essayent de communiquer avec leurs proches engagés sur un front éloigné, on ne sait où. Parmi elles, la mère du héros de *Il y a de*, un jeune aveugle mobilisé comme technicien radio et affecté aux communications sur un navire assiégeant une citadelle reculée au nom chiffré (c'est-à-dire crypté). Loin des yeux de sa génitrice, le jeune homme s'éloigne aussi de son cœur : si quelque sentiment palpite encore dans celui de cette dernière, il semble s'arrêter à la lisière du portefeuille... Nécessité fait loi : la guerre a ses rations que la raison ignore.

Un long préambule détaille la fracture organisée qui casse la population des combattants, rendant le conflit encore plus opaque et abstrait : le pays vit en « *état de guerre* », dans toutes les acceptions du terme. Pour le plus grand profit de l'administration, qui continue d'étendre son influence discrétionnaire, orchestrant division et isolement. De son côté, le petit opérateur radio, cloîtré dans sa cambuse, achemine pour l'Autorité des informations confidentielles qu'il ne peut lire et recueille la parole désordonnée, confuse, entremêlée, des autres marins. Le récit du calvaire de ces hommes dont l'espace ne cesse de se restreindre : les hommes du rang sont dominés par une hiérarchie invisible, pris en étau par des sous-officiers au comportement ambigu, brinquebalés sur un rafirot corrodé, cernés par l'immensité marine, dépendants d'hypothétiques ravitaillements, à la merci d'une attaque... Et surtout travaillés par le besoin d'aller à l'affrontement, de s'inventer des ennemis au sein même du groupe pour briser l'attente, le pourrissement, tous deux équivalant à une condamnation à perpétuité à une soumission horizontale.

Bienheureux l'aveugle... l'absence de perspective de fuite ne le perturbant pas, « optiquement » parlant. Le hasard (ou l'auteur facétieux) place à la page deux-deux-deux (222) cette réplique prémonitrice à l'adresse du héros « *Toi, en fait, tu sers à rien sur ce coup mais tu pourras le raconter, après* ». Alors, *Il y a de*, acte second ou acte deuxième ? Puisque la guerre « de » n'a toujours pas eu lieu, il nous est permis d'espérer que Bergounioux poursuive son entreprise en nous offrant la passe de Troie • Vincent Raymond



Il y a de
de Gabriel Bergounioux
Champ Vallon, coll. « Détours »
250 p., 18 €
ISBN 2-87673-444-3

Colette Kowalski, un hommage

Le 20 mai dernier disparaissait Colette Kowalski. Née en 1936, elle fut l'épouse du poète Roger Kowalski. Après son décès prématuré en 1975, elle continua tout un temps à diriger la galerie K, qui fut une des grandes galeries de peinture lyonnaises et demeura un témoin attentif et chaleureux du travail des peintres, musiciens et poètes qui lui étaient proches.

Venue à l'allemand par passion pour la musique, elle l'enseigna, puis à la fin des années 80, devint une des traductrices majeures de la littérature germanique. Son œuvre est impressionnante : elle s'attacha en particulier à la découverte de la jeune littérature narrative germanophone (notamment suisse), faisant connaître au public français les textes d'une trentaine d'auteurs différents. Les meilleures maisons d'édition (Gallimard, Le Seuil, Plon, Flammarion, Actes Sud...) eurent recours à elle, tant elle avait d'exigence, d'élégance intellectuelle et de modestie : « *le traducteur* », disait-elle, « *devrait avoir l'ambition de retrouver la transparence de la vitre insoupçonnée.* »

Le prix Rhône-Alpes de la Traduction lui fut attribué en 1997 pour sa traduction de *Demeure, pénombre, mensonge* de Botho Strauss • Claude Burgelin



Massacre post mortem

Massacre en septembre de Jacques Chauviré

C'est le privilège des grands écrivains morts que de continuer à nous faire signe depuis l'au-delà. Jacques Chauviré, *in extremis* – avec la redécouverte et la réédition tardives d'œuvres anciennes, en sus de la parution, au soir de sa vie, d'un bouleversant récit, *Élisa* –, a prouvé qu'il faisait désormais partie de ceux méritant que l'on ne cesse d'ouvrir les yeux sur leurs écrits, alors qu'ils ont fermé les leurs. *Massacre en septembre* confirme cette assertion. Certes, le côté hétéroclite de ce recueil, l'assemblage dépareillé des nouvelles qu'il propose, sent son fond de tiroir. Mais le fond de tiroir d'un tel homme vaut bien la vitrine surexposée d'un supposé *incontournable* écrivain d'aujourd'hui.

L'ouvrage permet d'ailleurs de trouver des voies peu explorées jusqu'alors par le médecin-écrivain. Ainsi, si l'on connaissait depuis *Élisa* sa fascination pour « *le vert paradis des amours enfantines* », on ignorait que Jacques Chauviré était aussi l'auteur de courts récits (*Le Mariage de Joseph Berland*, *Le Souterrain*), qui ressuscitent à merveille l'esprit d'une enfance paysanne au début du siècle dernier, empreinte d'une gouaille digne du Louis Pergaud de *La Guerre des boutons*, malgré les morts de la Première Guerre mondiale qui s'accumulent. Mais il y a aussi, avec *Un voyage*, une incursion dans le texte onirique à la fois cocasse et cruelle. Ce qui n'empêche pas le lecteur familier de retrouver le Chauviré fidèle à son œuvre de médecin-écrivain. Celui qui laisse la place à un narrateur exerçant la médecine générale, ni tout à fait lui-même ni tout à fait autre, qui observe avec une lucidité désespérée les mesquineries de ses semblables et leurs derniers instants sur terre (*La Consultation*). Sans oublier la nouvelle éponyme du recueil, qui contient des pages poignantes, savamment teintées d'humour noir. De celles qui nous laissent à jamais le cœur Chauviré • N. B.

Massacre en septembre
de Jacques Chauviré
Éditions Le temps qu'il fait
208 p., 21 €
ISBN 2-86853-455-4

Les mots et les choses

Théorie des choses et L'Europe en capsaille
de Patrick Beurard-Valdoye

Patrick Beurard-Valdoye est de retour avec la publication de deux recueils très différents et pourtant représentatifs de son univers poétique. *L'Europe en capsaille* est un long poème rédigé à l'occasion d'une résidence à la maison de la poésie de Rennes.

Comme un écho à son fameux *Cycle des exils*, ce texte réunit à nouveau les petites et la grande histoire en rapprochant le naufrage (la capsaille) d'un chalutier à celui de l'Europe gangrenée par l'idéologie nazie. À travers les destins de trois personnages (le poète Saint-Pol-Roux, l'artiste Kurt Schwitters et le commandant Hippolyte Celton), le poète tisse des liens, révèle des coïncidences, en replaçant l'horreur historique au cœur d'un dispositif poétique à la recherche de la cohérence du monde. Un texte vibrant, mystérieux et envoûtant dans lequel on retrouve le goût immodéré de Beurard-Valdoye pour la confusion des registres et la distorsion du langage. Cette quête constante du mot libre, dépouillé de ses connotations et de sa rigidité, est au cœur de *Théorie des noms*, un recueil qui réunit des textes écrits par Patrick Beurard-Valdoye au cours des vingt dernières années, et dont le point commun est d'interroger cette « potentialité » du langage. Dans son introduction, l'auteur décrit ainsi le sens de sa recherche littéraire : « *Le propre des arts poétiques serait de considérer chaque nom comme un nom propre. D'opérer un décalage dans le sens commun, d'abstraire le nom du carcan de la langue unique ; d'introduire un bougé ou une déformation qui redonnent au nom usé sa puissance évocatrice, sa substance, ses qualités sonore et rythmique.* »

L'ensemble de ces écrits donnent à voir et à entendre une langue neuve, vivante, qui porte en elle la profondeur et la complexité du monde. Une langue dense qui, en se situant à l'encontre d'une simplification permanente et dangereuse du réel, tient également un rôle social, idéologique et culturel • **Y. N.**



© D. R.

Théorie des noms
de Patrick Beurard-Valdoye
Éditions Textuel
207 p., 20 €, ISBN 2-84597-145-1

L'Europe en capsaille
de Patrick Beurard-Valdoye
Éditions Al Dante
46 p., 11 €, ISBN 2-84761-107-X



Comme si quelque
de Martin Rueff
Éditions Comp'Act
328 p., 23 €
ISBN 2-87661-383-2

Quelques poèmes

Comme si quelque de Martin Rueff

Le titre de ce gros livre de Martin Rueff, *Comme si quelque*, reflète parfaitement son contenu. Soit une prose poétique qui constitue un véritable appel à une lecture imaginative, réflexive, qui vienne relayer, compléter, voire même contredire, les problématiques qui y sont exprimées. Des thèmes divers s'entremêlent en effet, puisque l'inspiration de Rueff l'entraîne avec un égal appétit sur différents rivages. On croise le chant d'amour élégiaque, la description serrée du quotidien moderne – ses envois de sms – et même l'examen d'une profession de foi. Quand ce n'est pas la fulgurance de l'image, sa sensualité que l'on espère transmettre...

Mais ce qui caractérise singulièrement ce recueil, la volonté qui sous-tend toutes ses explorations, c'est bien celle qui consiste à tenter de définir le rôle de la poésie, et donc du poète, aujourd'hui. Et, bien sûr, c'est là une quête aussi impossible que fascinante. Mais elle permet une accumulation de réponses possibles qui implique de s'intéresser à la forme : « *Appeler les choses par leur nom : même s'il est conscient de la hauteur de la tâche, le poète ne demande pas mieux* », comme de ne jamais oublier une manière d'humour qui, mine de rien, va au fond des choses : « *Médiocre attaquant, le poète se condamne à inscrire son but contre son camp* » ou encore « *le poète va chercher minuit à quatorze heures* » • **N. B.**

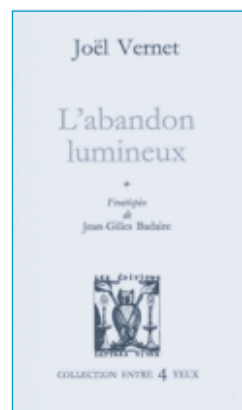
À la lumière de l'écriture

L'Abandon lumineux de Joël Vernet

Joël Vernet est un écrivain comme on n'en fait plus. De ces hommes presque farouches, fuyant le fracas des villes et ne ressentant jamais l'attrait de la possession, du confort intellectuel ou matériel. Mais au contraire, courant les chemins défoncés ou bien s'embarquant vers les chaleurs poussiéreuses de l'Afrique. Impossible de ne pas songer à Rimbaud comme éternel représentant de cette lignée de poètes vagabonds. Mais cette sorte d'homme existe encore : Joël Vernet en est la preuve bien vivante.

Après de longues escapades au Liban ou en Syrie, il est revenu dans un petit village de nos montagnes. De là, il envoie à quelques centaines de lecteurs son *Abandon lumineux*. Un petit livre attachant et âpre qui ressemble aux précédents, et notamment à *La Nuit errante*. On y retrouve l'exigence, la prose poétique d'un solitaire. Ces phrases acérées, longuement réfléchies au rythme de la marche. Elles évoquent ici l'enfance paysanne : « *le bruit des chaînes des bêtes dans l'étable peinte et repeinte à la chaux* » et les « *odeurs des salaisons, des souris mortes* ».

Mais aussi, tout simplement, le présent et l'éclairage qu'il diffuse par exemple à travers « *le tilleul qui penche ses branches* ». Cette attention perspicace aux moments d'éblouissement qu'offre si parcimonieusement l'existence, ainsi qu'aux lueurs faibles et tenaces qui percent la nuit, donne à l'écriture de Vernet sa lumière précieuse et rare • **N. B.**



L'Abandon lumineux
de Joël Vernet
Lettres Vives, coll. « Entre 4 yeux »
64 p., 12 €
ISBN 2-914577-31-1

Actes graphiques

La Pierre et l'encre, un défi pour Saint-Étienne : Michel Thiollière de Christian Soleil

Michel Thiollière est maire de Saint-Étienne, mais également acteur politique français en tant que sénateur. Ce portrait est destiné aux Stéphanois autant qu'aux lecteurs férus de politique.

240 pages, 32 €, ISBN 2-910868-35-4

CRDP de Grenoble

Jouer à l'école : socialisation, culture, apprentissages

coordonné par Jean-Pierre Sautot
Des exemples de projets pédagogiques sur le jeu mais ouverts à l'interdisciplinarité, et les outils pour les concevoir. Ils sont éclairés selon trois points de vue, venus des sciences humaines : philosophie, sociologie, psychologie.

295 pages, 15 €, ISBN 2-86622-754-9

Dolmazon (Éditions)

L'Incroyable Liberté de Manuel Plazas-Sanchez

L'auteur raconte son enfance, qui prend les chemins de l'exil en 1939 : avec sa famille, il fuit une Espagne bientôt franquiste et gagne la France, pour être confronté à la souffrance des camps d'internement.

128 pages, 19,50 €, ISBN 2-911584-23-6



ELLUG

Les Plaisirs de la Tronche (1711)

de Jean Sgard et Gérard Monnier
Une École des maris dans le style de Molière et de Dancourt, doublée d'une commedia dell'arte, mais aussi d'une scène en patois dauphinois assez leste et d'un divertissement musical.

116 pages, 12 €, ISBN 2-84310-079-8

ENS Éditions

D'une Antiquité l'autre

sous la direction de Catherine Volpilhac-Auger
La littérature antique classique dans les bibliothèques : tel est l'intérêt partagé qui réunit dans cet ouvrage littéraires, historiens du livre et chercheurs d'horizons divers pour confronter leurs regards et leurs méthodes.

230 pages, 24 €, ISBN 2-84788-092-5

Fage éditions

Schreber président

sous la direction de Fabrice Petitjean, Adrian Smith et Pacôme Thiellement
« Viendra-t-il un temps où l'on étudiera avec le même sérieux, la même rigueur, les définitions de Dieu du président Schreber ou d'Antonin Artaud, que celles de Descartes ou de Malebranche ? » Félix Guattari, philosophe.

Collection Actifs

288 pages, 20 €, ISBN 2-84975-053-0



Gaspard Nocturne

L'Aéropiane

de Louis Flach
L'enfance est un village où l'étrange Monsieur Flach retourne incognito. Là, il s'assoit à une table sous les arbres, ici il vole en aéroplane ou se pose au bord du temps.

154 pages, 18 €, ISBN 2-914156-33-2

Guérin (Éditions)

Henriette d'Angeville, la Dame du Mont-Blanc

de Colette Cosnier
Colette Cosnier a reconstitué, à travers le journal d'Henriette d'Angeville, la vie de cette pionnière du XIX^e siècle, qui ira au bout de l'ascension du Mont-Blanc, et qui préfigure la femme moderne.

303 pages, 15 €, ISBN 2-911-755-97-9

Huguet, Éditeur (Jean-Pierre)

Étrangers au paradis

de Bernard Collet
« Sur la terrasse endormie, la serviette blanche étalée sur le sol conserve le parfum de ses cheveux. L'air chauffé à blanc en cette heure zénitale écrase les formes des pots de terre où tentent de survivre, asséchés, les géraniums rosa maigres [...]. Il doit être midi. »

62 pages, 10 €, ISBN 2-915412-53-7

Lieux Dits

La Photo-carte, portrait de la France au XIX^e siècle

de François Boisjoly
Également appelé photo-carte, le portrait carte de visite naît au milieu du XIX^e siècle pour connaître un succès tel que l'on parle à son endroit d'un véritable phénomène de société.

160 pages, 30 €, ISBN 2-914528-23-X

Mosquito

Marvin, l'affaire Marion Colman

de Giancarlo Berardi et Ivo Milazzo
Hollywood, les années vingt s'achèvent et avec elles disparaissent les vedettes du cinéma muet. Marvin est l'un de ces laissés pour compte, péniblement recyclé en détective privé.

52 pages, 13 €, ISBN 2-908551-90-X

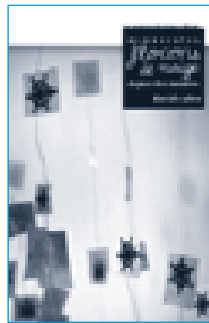
Moutons électriques (Les)

Minuscules flocons de neige depuis dix minutes

de David Calvo

Los Angeles, aujourd'hui. Pris dans les filets d'une secte nihiliste, un jeune journaliste exhamera malgré lui les derniers secrets d'une ville inhumaine où s'achève la réalité, où commencent les terreurs d'un imaginaire devenu concret.

253 pages, 15 €, ISBN 2-915793-19-0



Or des fous éditeur (L')

Astrophil et Stella, l'Amoureux de l'étoile et l'étoile, suivi de Défense de la poésie

de Sir Philip Sidney, traduction de Bernard Hoepffner
Une œuvre dédiée à la poésie personnifiée en Stella ; mais surtout une conversation intérieure entre l'amour et la raison.

240 pages, 20 €, ISBN 2-915995-05-2

Paragon/Vs

Antiproductivisme, altermondialisme, décroissance

sous la direction de Serge Latouche et Bernard Guibert
Cet ouvrage s'appuie sur le changement sémantique d'« antimondialisation » à « altermondialisation » pour étudier l'évolution de la pensée.

Collection L'Après-développement
137 pages, 12 €, ISBN 2-84190-150-5

Presses de l'ENSSIB

Au nom de l'antiterrorisme : les bibliothèques face à l'USA Patriot Act

de Philippe Cantié
Cette étude se propose d'analyser les différentes lignes de conduite adoptées par les bibliothèques américaines ainsi que les facteurs qui ont déterminé leur choix de stratégie.

264 pages, 40 €, ISBN 2-910227-64-2

Publications de l'université de Saint-Étienne

L'Âme déployée : images et imaginaires du corps dans l'œuvre de Michel Tournier

de Jean-Paul Guichard
Cet ouvrage se propose d'examiner le statut du corps dans l'œuvre de Michel Tournier, qu'il s'agisse du « corps écrit » ou du « corps photographié ».

221 pages, 30 €, ISBN 2-86272-398-3

Terre vivante

La Conception bioclimatique : des maisons confortables et économes

de Samuel Courgey et Jean-Pierre Oliva
Atteindre des besoins en chauffage proches de zéro, par la conception bioclimatique, tel est le défi de ce livre.

244 pages, 35 €, ISBN 2-914717-21-0



Identité régionale

Explorer les ouvrages publiés par les éditeurs de Rhône-Alpes, c'est souvent découvrir ou mieux connaître notre histoire. Dans les Pays de Savoie, tout un savoir-faire est dévolu par les anciens ; les éditions de l'Astronome font revivre ces métiers d'autrefois dans un ouvrage richement illustré. Les Éditions Lyonnaises d'Art et d'Histoire retracent quant à elles l'histoire des papes au Moyen Âge à Lyon et dans la vallée du Rhône, centre de la Chrétienté tant sur le plan spirituel que politique. Enfin, La Taillanderie élargit la curiosité avec la collection Pluriel, livres hauts en couleurs dédiés à des lieux ou à des personnages (le vieux Lyon, Châtillon-sur-Chalaronne, Paray-le-Monial, Claude-Nicolas Ledoux...)

Astronome (Éditions de l')
Métiers d'antan en Pays de Savoie
de Pascal Roman,
illustrations de Jérôme Phalippou
47 pages, 7 €, ISBN 2-916147-07-1

ELAH (Éditions lyonnaises d'art et d'histoire)
Les Papes du Moyen Âge à Lyon
de René Fédou,
préface de Mgr. Philippe Barbarin
124 pages, 19 €, ISBN 2-84147-168-8

La Taillanderie (Éditions)
La collection Pluriel à découvrir sur le site :
www.solendo.fr/lataillanderie/

Album et roman

Il y en a pour tous les âges parmi les nouveautés. Pour les petits, Balivernes éditions poursuit sa collection « Le Monde imaginaire » avec Camille crocodile, qui a du mal à quitter sa maman pour son premier jour d'école, un jour qui sera pourtant extraordinaire...

Pour les plus grands, un roman de Maryvonne Rippert qui a pour cadre l'Observatoire astronomique de Saint-Genis-Laval, et qui met en scène Antoine et Sophie, entraînés sur la piste dangereuse des alchimistes du Moyen Âge.

Balivernes éditions
Camille crocodile
de Pierre Crooks, illustrations de Julie Mercier
Collection Le Monde imaginaire
non paginé, 12 €, ISBN 2-35067-004-X

Jacques André Éditeur
La Minute qui n'existe pas
de Maryvonne Rippert
144 pages, 8,20 €, ISBN 2-7570-0001-2

Éducation, filles et garçons

Tout au long du XIX^e siècle, les femmes consacrèrent d'innombrables ouvrages de fiction à un jeune lectorat féminin. Assumant de la sorte les responsabilités éducatives qui leur étaient conférées, elles firent des écrits pour l'enfance et la jeunesse le domaine privilégié de l'activité littéraire féminine. L'ouvrage de Bénédicte Monicat consacré à cette littérature, aux PUL, permet de se rendre compte de l'évolution et des différences d'éducation entre les filles et les garçons. C'est aussi le sujet du livre d'Anne Dafflon-Novelle, publié aux PUG, qui réunit des contributions de plusieurs auteurs portant sur différents domaines : la famille, les espaces de vie enfantine, l'univers scolaire, la médecine, les habits, les jouets... Cette approche historique et interdisciplinaire permet de mettre en lumière les implications et les paradoxes engendrés par cette socialisation différenciée.

PUG (Presses universitaires de Grenoble)
Filles-garçons
sous la direction d'Anne Dafflon-Novelle
400 pages, 22 €, ISBN 2-7061-1310-3

PUL (Presses universitaires de Lyon)
Devoirs d'écriture : modèles d'histoires pour filles et littérature féminine au XIX^e siècle
de Bénédicte Monicat
282 pages, 20 €, ISBN 2-7297-0783-2



Bande dessinée à Lyon

Les éditions Tanibis, basées à Lyon, existent depuis 2000, sous le nom de Thot l'Ibis. C'est en 2005 que la maison se rebaptise Tanibis. La revue de graphisme et de bande-dessinée *Rhinocéros contre Éléphant* fut leur première publication. Les deuxième et troisième numéros de cette revue ont été respectivement primés aux festivals de Sierre 2002 et Angoulême 2003. En 2002 sort *Ombres blanches*, premier album du stéphanois Hervé Carrier. *Lowlife*, recueil engagé d'Ivan Brun, est le premier album de la maison depuis son changement de nom, premier d'une série de projets et d'expositions pour cette jeune maison qui a le sens de l'original.

Tanibis
69, cours Gambetta
69003 Lyon
www.tanibis.net
editions@tanibis.net
Distribution :
le Comptoir des Indépendants



Les salons de l'automne

Les éditeurs de Rhône-Alpes seront au rendez-vous des salons cet automne. Au mois d'octobre, c'est à Francfort qu'aura lieu la plus importante foire mondiale d'échanges de droits. Quatre éditeurs de Rhône-Alpes y seront représentés. Ensuite, le salon de la revue rassemblera à Paris les éditeurs de revues de Rhône-Alpes pour ce salon annuel devenu incontournable. Au même moment auront lieu les Rendez-vous de l'histoire de Blois, festival à plusieurs facettes qui réunit professionnels de l'histoire et grand public ; trois éditeurs de Rhône-Alpes s'y rendront.

Foire du livre de Francfort
4 au 8 octobre 2006
www.frankfurt-bookfair.com

Salon de la revue
14 et 15 octobre
Paris (Espace des Blancs Manteaux)
www.entrevues.org/actualites/

Rendez-vous de l'histoire
13 au 15 octobre
Blois (Halle aux grains)
<http://www.rdv-histoire.com/indexbis.html>

Revues

Faire Part

Faire part n°18/19 : Hubert Lucot
collectif
Hubert Lucot livre ici le roman de sa vie, mais avec une notion du temps toute personnelle : il superpose pensées et souvenirs, qu'il entrecroise dans un temps par lui recomposé.

192 pages, 20 €, ISBN 2-9526687-0-1

Libris

Altitudes n°3
collectif
Un format audacieux pour une revue qui réunit auteurs littéraires et photographes pour sublimer la montagne, toujours fascinante.
128 pages, 20 €, ISBN 2-84799-019-4

Pensée sauvage (La)

L'Autre volume 7, n°2
sous la direction de Marie-Rose Moro
L'éditorial, qui s'interroge sur le fanatisme, est suivi du dossier de ce numéro consacré au jeu, sous toutes ses formes (dans l'enfance, au théâtre...)
331 pages, 23 €, ISBN 2-85919-220-4

Verso

Verso n°125 :
Quelle langue n'avale le corps ! danse
collectif
« Le poète qui nomme, qui dit ce qui est, tisse dans la parole l'avenir de l'homme. La conscience comme le souvenir sont affaires de parole et le poème pousse vers une conscience extrême. » Alain Wexler.
100 pages, 5,50 €, ISSN 0297-0406

Pages réalisées par Caroline Schindler.

Nous vous remercions de nous faire parvenir vos informations, programmes de manifestations, annonces de parutions, etc. au plus tard le 10 du mois précédant la sortie du numéro.

livre et lire
supplément régional à livres-hebdo et livres de France

conception : Perluette, Lyon
mise en page et impression :
Atelier Comp'Act, 04 79 85 27 85

Agence Rhône-Alpes pour le Livre et la Documentation :
1, rue Jean-Jaurès, 74000 Annecy
tél. 04 50 51 64 63 – fax 04 50 51 82 05
mél : annecy@arald.org

Site Internet : www.arald.org

antenne à Lyon
25, rue Chazière, 69004 Lyon
tél. 04 78 39 58 87 – fax 04 78 39 57 46
mél : lyon@arald.org

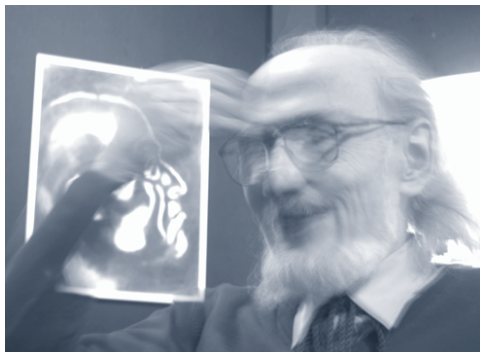
président : Claude Burgelin
directeur de publication : Geneviève Dalbin
responsable de rédaction : Laurent Bonzon
assistante de rédaction : Fabienne Hyvert
ont également participé à ce numéro :
Nicolas Blondeau, Claude Burgelin, Frédéric Houdaer, Danielle Maurel, Yann Nicol, Vincent Raymond, Caroline Schindler, Lydie Valero.

ISSN 1626-1321



Rhône-Alpes

Georges Péju, la librairie comme une éthique



Georges Péju s'est éteint le 3 juin 2006 après une longue maladie supportée avec courage. Avec lui disparaît une figure historique de la librairie à Lyon.

Quand son frère Raymond et lui fondent à la Libération, en 1947 (il a alors dix-sept ans) La Proue, ils ont en tête les idéaux de la Résistance à laquelle, avec tous les siens, le très jeune Georges participa presque encore en culottes courtes. Les Péju voulurent que ce métier de libraire soit autant une profession qu'une ligne de vie (politique, civique...) dans un esprit d'ouverture éthique et d'imagination frondeuse. Ce mélange d'exigence et de libertarisme ont fait de La Proue ce foyer de rayonnement du livre que fut pendant plus d'un demi-siècle la boutique de la rue Childebart.

Le Lyon de l'après-guerre restait engoncé dans un conservatisme culturel souvent bien revêché. Georges et Françoise Péju ont fait souffler le vent du large à partir des quatre murs de l'ancien salon de coiffure qu'était La Proue. Tout ce qui a incarné l'esprit de renouveau, côté poésie comme côté théâtre (Planchon notamment), tous les débats et polémiques de ces décennies à l'image de ceux que lançait une revue comme *Les Temps modernes* (dont un frère de Georges, Marcel, devint le secrétaire général), tous les accomplissements neufs du roman (Reverzy, par exemple) y ont trouvé accueil et résonance. Des années durant, La Proue fut la librairie de la jeunesse, des idées comme des clients. Cette manière à livres sut réaliser ce qu'on attend d'un pareil lieu, d'être la caverne d'Ali Baba où s'amoncellent les piles comme de se transformer en un salon (un anti-salon...) improvisé de rencontres, de discussions, de titres proposés à la volée. Et, en grimant un étroit escalier en tortillon, on se hissait jusqu'à l'espace Garmond où Georges Péju préparait avec goût

toutes sortes d'expositions. Ou des rencontres auxquelles on assistait accroupis, essoufflés, coincés et heureux – telle, naguère encore, cette lecture faite par Philippe Morier-Genoud des textes de Bernard Simeone.

Dès la fondation de l'Oral, l'ancêtre immédiat de l'Arald, Georges Péju s'impliqua dans la vie de l'Association. Il s'attacha à y faire entendre la voix des libraires, à défendre une idée exigeante de ce métier, à évoquer les rudes difficultés de cette profession si fragile. Depuis toujours membre du bureau du Conseil d'Administration de l'Arald, il y fut un conseiller assidu, attentif, particulièrement sagace, toujours bon stratège. Membre depuis ses origines du jury du Prix Rhône-Alpes, il s'y révélait un lecteur éclectique et courtois,

curieux de nouveautés, s'intéressant aussi bien à l'Histoire qu'à la science-fiction ou au roman sous toutes ses formes ou toutes ses latitudes. Georges Péju était un homme passionné, tenace et discret. Toujours affable, il ne se départait que rarement d'un certain sourire fait de réserve malicieuse et d'ironie, sans rien qui pèse ou qui pose. Et son habituelle pseudo cravate, un joli lacet tressé noué au col de sa chemise, venait suggérer plutôt que dire son goût de la fantaisie, de l'impertinence esquissée et retenue...

Il incarna avec rigueur et talent, obstination et élégance, une très belle idée, une très noble éthique de ce métier hors du commun fait du commerce des livres avec celui des mots et des idées, de la vie et des lecteurs • **Claude Burgelin**

Lettre à Georges Péju

Limoges le 8 juin 2006

Cher Georges,

N'arrivant pas à écrire sur toi, comme j'ai tant de fois écrit sur l'un ou l'autre, sur une chose ou l'autre, je t'envoie cette lettre, que les amis de l'Arald sauront te transmettre.

Quand j'écris ton nom, un autre Georges est présent dans mon esprit. Tu sais pourquoi, mais nos amis sans doute pas. Aussi j'espère que tu ne m'en voudras pas de le leur raconter. Cet autre Georges, c'est mon frère, Georges Valero, que tu connaissais bien, que beaucoup d'amis ont bien connu aussi, et tu te souviens, c'est lui qui pour la première fois de ma vie m'a fait entrer dans une librairie. Et cette librairie, c'était La Proue, ta librairie, la vôtre, avec Françoise et Raymond. J'avais une dizaine d'années, j'habitais un quartier où il n'y avait pas de librairie et les livres à la maison étaient rares. Tu te souviens de mon émotion, de mon émerveillement ? Moi je m'en souviens encore. Depuis lors, j'ai parcouru beaucoup de chemin et souvent tu étais là, sur ce chemin où nous avons fait route ensemble.

Attentif, amical, fidèle, tu as toujours partagé tout ce que tu savais avec ceux que tu repérais comme de vrais amoureux des livres, de la littérature et d'une pensée libre. Sans jamais compter. L'Arald et son ancêtre, l'Oral, te doivent beaucoup. Dès les Assises du livre de Valence, en 1982, où se préfigurait la décentralisation en matière culturelle, tu étais là pour que la librairie soit présente dans la politique culturelle que la Région Rhône-Alpes, alors simple établissement public régional, cherchait à inventer. Tu nous as aussi accompagnés quand l'Oral a été créé et ce à chaque pas, avec une générosité sans faille.

Les premières études sur la librairie en Rhône-Alpes, les premières commissions d'aide à la création, le salon du livre de Lyon, celui de Bron, le projet de musée littéraire à Grignan... , tu étais là pour nous aider à mieux réfléchir à la lumière de ton expérience, de ton intelligence de ce monde du livre. Et je sais qu'après mon départ vers d'autres chantiers, tu as poursuivi ton travail aux côtés des collègues, jusqu'à ce que ta santé défaillante t'oblige à prendre du repos. Tu vas terriblement nous manquer. Et que va dire Françoise de la laisser comme ça ? De mon lointain Limousin, je t'adresse mon plus affectueux souvenir et je retourne lire l'un de ces nombreux auteurs que tu m'as fait découvrir, en le sortant de sous une pile ou du haut d'une étagère encombrée, dans la chaleur de ta librairie, merveilleuse bibliothèque d'honnête homme • **Lydie Valero**

Ancienne directrice de l'Office Rhône-Alpes du livre, Lydie Valero est conseillère pour le livre et la lecture à la Direction régionale des affaires culturelles de la région Limousin.